

# Walden, concordance des temps



**Bojena Horackova croise les récits de la romance passée d'une exilée lituanienne vu du présent et d'un futur envisagé depuis ce même passé, 1989 et son contexte de chute du communisme. Un mélange subtil et réussi de gravité et de légèreté.**

**Luc Chessel**

Serait-ce possible, pour qui désire filmer la vie qui passe, de réaliser ce rêve de cinéaste : un film dont le sujet serait la nostalgie, mais qui serait lui-même sans nostalgie aucune ?

*Walden* de Bojena Horackova est ce rêve. Semblant d'abord coller à la peau de son personnage, joué par deux actrices, Ina Marija Bartaitė et Fabienne Babe, d'âges différents, donc à s'identifier absolument avec la Jana de l'histoire, le film s'avère établir avec elle(s), avec leurs quêtes respectives, tout un jeu de subtiles distances - le récit qui se déroule à l'écran semblant valoir à son tour une troisième version de Jana. Il y a une narratrice dans *Walden*, muette, invisible, qui n'est aucune des deux comédiennes, et qui n'est pas forcément l'auteure : il ne peut s'agir que de la mise en scène, comme on disait autrefois.

**Un autre plan.** Que nous raconte-t-elle, sans nostalgie ? Que la Jana de notre époque (Fabienne Babe), exilée depuis trente ans en France, rentre sur les traces de sa jeunesse et de son premier amour, vécu à Vilnius en 1989. Que, parallèlement à ce retour - non comme un flash-back, mais plutôt comme sur un autre plan du temps - la Jana de 1989 vit son amour avec Paulius, sur fond de changements historiques imminents et de projets de départ pour l'Ouest.

*Walden*, le film qui les réunit, les fait se croiser ou se loucher, ou se retrouver sans se voir, tisse avec leurs remords et leurs hésitations les accents d'une bonne tristesse, où il n'y aurait aucun regret. L'équation est un peu la suivante : un récit raconté au futur (l'histoire de 1989, avec ses projets d'avenir) et un récit tourné vers le passé (celle qui se passe de nos jours, sur la trace de vieux souvenirs) se mêlent dans un troisième : un film entièrement au présent. C'est cette discrète dialectique des temps, créée par les plans, les sons et la composition générale, qui fait advenir l'émotion dans les trois directions en même temps.

**Époque inquiète.** Bien sûr, la présence irradiante et si mélancolique, dans le rôle de la jeune Jana, d'Ina Marija Bartaitė, actrice disparue en 2021 à l'âge de 24 ans - découverte en 2015 dans le film de son père, le grand cinéaste lituanien Sharunas Bartas, *Peace to Us in Our Dreams*, et récemment dans *Mon Légionnaire* de Rachel Lang - ajoute au film, pour qui en a conscience, l'ombre d'un deuil réel. Mais la gravité de *Walden*, et sa légèreté, indissociable - elles semblent ici aller main dans la main, au bord du lac qui porte, après Thoreau, après Mekas, le même titre que le film, et que Jana cherche pendant tout ce temps - ont lieu avant tout en lui-même. C'est le portrait de celles et ceux qui, « dans le passé, cherchaient l'espoir dans l'avenir, mais une fois l'avenir advenu, cherchent l'espoir dans le passé », comme dit ici dans son ivresse l'architecte polonais : c'est notre portrait et le leur, celui de notre époque inquiète, celui de tout une double Europe, celle de l'Est et celle de l'Ouest. Portrait oblique et frontal à la fois, où passe l'ombre d'un amour passé, futur et présent, toujours déjà perdu ou pas encore vécu : l'histoire.





## WALDEN

## Une jeunesse fracturée, tentée par la fuite à l'Ouest

Clarisse Fabre

Bojena Horackova sonde les utopies d'une lycéenne lituanienne en 1989

**O**n aime se perdre dans les chemins de *Walden*, dans la profonde émeraude du lac éponyme, lieu refuge et fantasme de toutes les utopies... Dans son troisième long-métrage, la cinéaste tchèque, d'origine bulgare, Bojena Horackova, sonde les désirs de la jeunesse lituanienne en 1989, avant la chute du mur de Berlin. Assumant la référence à *Walden ou la Vie dans les bois* (1854), récit autobiographique de l'Américain Henry David Thoreau (1817-1862), sur les bords d'un étang du Massachusetts, la réalisatrice et scénariste esquisse des trajectoires mentales, géographiques, temporelles, aux confins du rêve et des souvenirs enfouis.

A Vilnius, capitale de la Lituanie, un groupe de lycéens se retrouve à la patinoire après les cours. Amis de longue date, Jana (Ina Marija Bartaitė) et Lukas (Mantas Janciauskas) se projettent dans des études d'architecture, avec l'espoir d'une vie plus libre. Paulius (Laurynas Jurgelis) est un garçon à part, qui ne croit pas au changement et veut fuir en Allemagne de l'Ouest. Pour réunir l'argent nécessaire, il fait du marché noir, échangeant de la monnaie locale contre des dollars aux touristes de passage. Un petit vent de liberté a déjà décoiffé ses cheveux, un anneau à l'oreille soulignant sa silhouette rock, longiligne.

Jana et Paulius ne tardent pas à former un couple attirant, à la marge, le garçon venant chercher sa copine en voiture, un luxe dans l'ancien bloc soviétique. Conquête, Jana se met à suivre Paulius dans ses combines. Mais les deux complices se font repérer et vont se cacher en bordure d'un lac, qu'ils pensent introuvable... En quelques lignes de dialogue, la réalisatrice fait vivre toute une époque, l'appartenance (ou non) au Parti communiste dessinant les vies et les carrières. Hormis quelques policiers inquisiteurs, la chape de plomb du pouvoir reste hors-champ, de même que la nouvelle scène musicale dont le film suggère l'existence.

**Fabuleux chassé-croisé de scènes**

Dans ses silences et ses ellipses, *Walden* apparaît comme un « négatif » de l'électrique *Leto* (2018), du cinéaste russe Kirill Serebrennikov, portrait de la scène rock de Leningrad, au début des années 1980. Le film de Bojena Horackova fait surtout écho à *Reminiscences of a Journey to Lithuania* (1972), de Jonas Mekas (1922-2019), essai autobiographique dans lequel le cinéaste d'origine lituanienne, exilé aux États-Unis, filme son retour au pays natal, dans une campagne vibrante. Plastiquement somptueux, *Walden* a été sélectionné à Cannes, en 2020, à l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID).





De Vilnius à la forêt enivrante, Bojena Horackova filme l'indécision dans le regard immense et limpide de Jana, où se mêlent l'envie de liberté, la tentation de partir, la crainte de perdre son amour. Magnifique interprète, aux accents bergmaniens, Ina Marija Bartaitė est morte en 2021, à l'âge de 24 ans : elle était la fille du cinéaste lituanien Sharunas Bartas – elle a joué dans un film de son père, *Peace to Us in Our Dreams* (2015) – et de l'actrice russe Katerina Golubeva, elle-même morte en 2011. Dans son générique, *Walden* rend aussi hommage à l'assistant opérateur du son Léo Banderet, mort à la suite d'un accident pendant le tournage du film, en 2016, à l'âge de 25 ans.

Film hanté, *Walden* travaille sans relâche l'idée de « déplacement », promenant le spectateur dans le temps, entre la fin des années 1980 et l'époque contemporaine. Après avoir quitté son pays, en 1989, Jana revient des années plus tard (incarnée par Fabienne Babe), un peu hagarde, sonnée par ses choix. Se joue alors un fabuleux chassé-croisé de scènes, la femme adulte empruntant les mêmes chemins que l'héroïne à 20 ans. Différentes temporalités se superposent, brouillant les pistes, dans le décor immuable des chemins.

Seule la carrosserie des voitures permet de dater les séquences, détail important puisque c'est au volant que se jouent les destins : les jeunes y tracent leur route vers le lac, puis Jana, âgée de la cinquantaine, erre de nouveau à bord d'un véhicule pour retrouver ce paradis perdu, aux côtés d'un étranger de passage (incarné par le Polonais Andrzej Chyra, acteur chez Krzysztof Kieslowski, Sharunas Bartas, Julia Kowalski...). Sous l'œil de Bojena Horackova, la nature salvatrice réunit les corps, le vent souffle des paroles invisibles, l'eau du lac émet les reflets d'une génération fracturée.





# Walden

REVUE DE CINÉMA  
**POSITIF**

Lituanien-français, de Bojena Horackova, avec Ina Marija Bartaitė, Laurynas Jurgelis, Fabienne Babe.

Une jeunesse en hiver, dans la Vilnius encore soviétique de janvier 1989.

Il y a peu d'espoir que demain apporte un changement politique. Jana et Paulius s'aiment et pensent à partir. Elle obtiendra un passeport, mais lui restera. Walden, c'est le surnom d'un lac si secret que Jana peine, trente ans tard, à le retrouver au cœur des forêts qui l'entourent. Un point limite et utopique où avoir, enfin, de l'intimité, sinon de la liberté, sans irruption de police ni promiscuité familiale. *Walden* est aussi un titre doublement repris, hérité.

D'abord du texte méditatif fameux de Thoreau qui prône la construction de soi par le retrait volontaire et paraît plus apte que *La Désobéissance civile* à résonner chez ces jeunes gens qui s'interrogent beaucoup, trafiquent un peu, mais ne sont pas dissidents. Et puis de ce grand film-journal fragmentaire des années 1960 que Jonas Mekas complètera avec *Réminiscences d'un voyage en Lituanie*, des œuvres underground réalisées sans projet, des refuges face à ce qui tend à paralyser ou mutiler la vie.

Après *Mirek n'est pas parti* (1995) et *À l'Est de moi* (2006), Bojena Horackova continue de sonder les déchirures mélancoliques de l'exil dont on ne se remet jamais. Avec un regard rappelant Rohmer ou les premiers scénarios d'Ivan Passer, elle observe, au travers de froides couleurs où point parfois une lumière que l'on sent fragile, les histoires qui se gâchent en des temps incertains. Le film, dont on se demande s'il procède par flash-backs ou par projections, se montre à dessein aussi elliptique que Jana adolescente paraît hermétique. Peut-être perçoit-elle, comme Thoreau, qu'on a autant de raisons valables pour se rendre à Walden que pour en partir.

Et qu'il y a plusieurs vies à vivre.

**Nicolas Geneix**





# Walden : au cœur des émois de la jeunesse lituanienne

les  
**inRockuptibles**

par **Arnaud Hallet**

Réalisé par la réalisatrice et actrice tchèque Bojena Horackova, le long métrage revient sur les rêves et émois de la jeunesse lituanienne d'avant la chute du bloc communiste, autour d'un élément clef : le lac.



Deux femmes pour un même personnage, filmées comme si le temps avait opéré une dissociation à un endroit du cœur. Après trente ans d'exil à Paris, le retour sonne comme une quête proustienne d'un souvenir égaré dans les limbes. Après tout ce temps : ce lac a-t-il vraiment existé ?

## Une quête fantomale vers le lieu d'un ancien amour

Au bord de ce lac nommé Walden, Jane s'y est réfugiée avec Paulius. C'est ici que deux visions de l'avenir se sont rencontrées. Elle, jeune fille studieuse et laconique, bientôt promise à s'expatrier, et lui, vivant du marché noir dans la grisaille glacée de la ville. De cet accrochage des corps contraires, de cette rencontre peau à peau, se manifeste une jeunesse farouchement romantique, tiraillée entre le désir de fuir et la froide soumission au régime soviétique. Retrouver le lieu d'un ancien amour est ainsi pour Jane une quête fantomale, où la pesanteur des plans-séquences vient ancrer sa connexion avec un passé dont elle ne sait plus s'il est bon ou non de le remuer. Entre les patinoires sans vie, les appartements figés dans le temps ou les rues pâles, émerge alors ce lac superbe. Il est comme la première et la dernière image, objet du passé et territoire de l'avenir. C'est le petit miracle du film de parvenir à en faire un royaume originel, œil de la terre et noyau de l'âme, filmé nu dans son vent pur. L'évidence même.





En 1989, à Vilnius, juste avant la chute du Mur. Jana, jeune lycéenne studieuse, tombe amoureuse d'un marginal au cœur tendre, qui a décroché de l'école et qui change de l'argent au noir pour les touristes. Ensemble, ils flânent souvent au bord d'un lac perdu dans la forêt, rêvant de s'enfuir à l'Ouest. Plus de trente ans après, Jana, exilée à Paris, revient sur les traces de cet amour. Cette élégie imprégnée d'éléments autobiographiques (la réalisatrice a grandi en Tchécoslovaquie avant d'en partir) touche dans sa manière délicate de dépeindre aussi bien les contraintes du quotidien que les espoirs, les peurs et les désillusions. Son charme doit beaucoup à l'alchimie du jeune couple, incarné par Laurynas Jurgelis et Ina Marija Bartaitė, (fille de Sharunas Bartas et Katerina Golubeva), comédienne à la grâce lumineuse, hélas brutalement disparue en 2021, à l'âge de 25 ans, renversée par un automobiliste.



# Le beau trouble de *Walden*

Jean-Michel Frodon



Le troisième long métrage de fiction de Bojena Horackova, cinéaste tchèque résidant en France, évoque les élans juvéniles et amoureux d'une adolescente dans la Lituanie de la fin des années 1980, juste avant la chute du mur de Berlin.



*Walden* circule de façon libre, donc souvent déroutante, entre un film d'adolescence rebelle et le retour sur les lieux de sa jeunesse d'une femme aujourd'hui installée en France et qui revient en Lituanie où, trente ans plus tôt, elle rêvait d'une autre vie. Ce rêve est tout vibrant à la fois des élans comme il s'en trouve en tous lieux et à toutes époques au moment de la sortie de l'enfance, et ce que fut la perspective pour les habitants du bloc de l'Est de la fin de cette situation. Avoir choisi l'actrice française Fabienne Babe, que l'on retrouve avec plaisir sur grand écran après une longue absence, pour incarner au présent la jeune fille qu'on a vue adolescente, jouée par une actrice lituanienne, participe du trouble et de la justesse de ce que propose le film. Cette personne n'est littéralement plus la même, dans un monde qui n'est lui-même plus le même. Le lieu à demi-mythologique qui donne son titre au film, en reprenant un imaginaire paradisiaque américain et que cherche à retrouver la voyageuse venue de Paris, fait figure de projection qui peine à s'ajuster aux réalités, aujourd'hui comme il y a trente-trois ans.

Le film de Bojena Horackova ne cesse d'étonner et de toucher en louvoyant dans des eaux qu'on croit pourtant balisées, entre le roman d'initiation et le récit nostalgique. Une bonne part de cette énergie et de cette émotion tient à la liberté avec laquelle sont dessinés personnages et situations, parfois seulement de quelques traits, souvent sans que toutes les informations ne soient données. Entre Vilnius et Paris, entre les langues, entre les codes gestuels et vestimentaires, entre l'amour pour le jeune homme flambeur et l'attrance pour l'homme mûr venu d'un autre ailleurs, similaire et différent, c'est une sorte d'aventure fragile qui se compose et se recompose en permanence. Dans *Walden*, les interstices et les demi-explications, les justifications à la fois honnêtes et fragiles, les incertitudes de toute nature comptent autant que les repères historiques et géographiques. Ils donnent au film sa respiration, y compris pour évoquer deux situations complètement différentes mais l'une et l'autre étouffantes.

Les paysages comme les corps et les voix, le rythme des gestes aussi, participent de cet accueil dans la justesse de trajectoires qui ne se résolvent ni ne se définissent entièrement. Et qui traduisent les vérités et les obscurités du monde dans lequel nous existons à présent.